

ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an	30 fr.
Six mois	16
Trois mois	8
Poste :	
Un an	35 fr.
Six mois	18
Trois mois	10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;

A PARIS,
Chez MM. RICHARD et C^o,
Passage des Princes.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . .	20 c.
Réclames, —	30
Faits divers, —	75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées sans restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier le rédaction des annonces.

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;

A PARIS,
Chez MM. HAYAS-LAFFITE et C^o,
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

28 Mai 1874.

Chronique générale.

On assure, dit la *Patrie*, que, au courant de la semaine, un membre de la commission de l'armée, M. le comte Octave de Bastard, dit-on, au nom de la très-grande majorité de la commission, soumettra à l'Assemblée une proposition tendant à ce que, dans les remaniements ministériels qui peuvent se produire, le ministère de la guerre soit complètement laissé à l'écart et considéré comme étranger à la politique.

On a, en effet, été très-frappé en haut lieu du tort considérable que ces changements réitérés apportent à la réorganisation de l'armée dans un moment où cette préoccupation patriotique devrait primer toute autre considération, et l'on aurait imaginé, pour y mettre un terme, ce moyen, d'ailleurs parfaitement acceptable.

On pense qu'une des préoccupations du nouveau ministère serait de faire voter à l'Assemblée le projet de loi sur l'enseignement supérieur. M. de Cumont, le nouveau ministre de l'instruction publique, est très-favorable à ce projet. Il ne faut pas méconnaître, à ce propos, que la constitution du ministère nouveau n'a pas été accueillie favorablement dans l'Université. On lui trouve des attaches trop cléricales.

Il est question de l'envoi d'une circulaire du nouveau ministre de l'intérieur aux préfets, les invitant à administrer dans un sens aussi résolument conservateur.

En présence de l'ajournement de la loi électorale, il est présumable que les élec-

tions pour les sièges actuellement vacants se feront sous l'empire de la loi actuelle, dans un délai assez rapproché. Aussi les départements dont la députation est incomplète s'organisent-ils en vue d'une convocation prochaine des électeurs.

Le budget des cultes a été discuté samedi par la commission du budget. Le montant total du crédit des cultes s'élève à 53 millions, et ce chiffre n'a pas été modifié. La seule modification qui ait été introduite est une augmentation de 50,000 fr. au profit des desservants qui comptent un grand nombre d'années de service et sont dignes, par leur position personnelle en même temps que par leurs fonctions, de la plus légitime sympathie. Par contre, la commission a opéré une réduction de 50,000 fr., somme égale, sur le chapitre des secours aux églises et aux presbytères. Le chiffre de ce crédit s'élève à 3,200,000 fr.

L'ambassade Birmane ne reste pas inactive. On sait qu'elle a mission de conclure avec la France un traité de commerce et d'amitié. Les négociations, aussitôt entreprises, se poursuivent entre les ambassadeurs et MM. Desprez et Meurand, le premier directeur de la politique, le second directeur des consulats au ministère des affaires étrangères.

M. le duc Decazes n'interviendra personnellement que quand les bases générales du traité seront arrêtées entre les négociateurs.

On annonce que le gouvernement belge aurait pris des mesures pour ne pas permettre le séjour de Rochefort en Belgique.

L'ANNIVERSAIRE DU 24 MAI.

Au jour anniversaire du 24 mai, les deux chefs principaux de la République, MM.

Thiers et Gambetta, ont tenu à prendre la parole.

M. Thiers a répondu aux radicaux bordelais par un long discours que nous avons reproduit. Comme on a pu le voir, l'ex-président s'est adressé à lui-même, suivant son habitude, les plus grands éloges pour les œuvres de son gouvernement.

M. Gambetta a profité de l'enterrement du citoyen d'Alton-Shée pour recommander à la démocratie de ne pas être exclusive à l'endroit de l'aristocratie qui consent à se faire démocrate.

« Il faut, messieurs, a-t-il dit, que le souvenir de d'Alton-Shée nous aide à nous débarrasser de l'esprit d'exclusion ; oui, mes amis, prouvons à ceux qui nous calomnient et qui nous diffament que nous ne sommes pas des républicains intolérants ; démontrons que cette République, que nous finirons bien par fonder, sait accueillir ceux qui viennent loyalement à elle, et surtout ces fils éclairés de l'aristocratie qui embrassent sincèrement notre cause. Pourvu que les conversions soient sincères, désintéressées, pourvu qu'elles aient pour origine le sentiment de la justice, pour but le service de tous, il convient, messieurs, de les accueillir. »

Dans une grande société comme la nôtre qui a tout un passé glorieux à continuer, il y a place pour tout le monde, surtout pour ceux qui semblent plus que d'autres représenter le passé, ses traditions d'élégance, d'esprit et de dignité. L'ancienne aristocratie d'où était sorti d'Alton-Shée appartient à la France, elle peut encore la servir. Si elle a, comme d'Alton-Shée, l'intelligence de se rallier à la France nouvelle, à la France du travail et de la science, elle contribuera, par son patriotisme fier et sa noble délicatesse, à lui donner cette fleur d'élégance et de distinction qui fera de la République française dans le monde moderne ce qu'était la République athénienne dans l'antiquité. La République athénienne, c'est celle-là que voulait d'Alton-Shée. »

L'ancien dictateur de Tours compte sur

l'ancienne aristocratie pour faire de la République française une République athénienne. Il y a une « fleur d'élégance et de distinction » qui manque aux amis de M. Gambetta, et celui-ci aspire à des recrues dans le monde élégant.

Mais admettons des recrues dans le genre noble et poli ; comment s'y prendra-t-on pour faire une République athénienne avec les communalards que nous avons vus à l'œuvre et les républicains de l'Assemblée que le président déclare de temps en temps « dépourvus d'éducation ? »

Que fera-t-on des républicains de France, si l'on veut établir une République athénienne ?

Supposons que M. Gambetta devienne un Périclès ou un Aristide, par quel moyen fera-t-il fleurir l'urbanité et la distinction dans les « nouvelles couches sociales ? »

L'ancien « fou furieux se promène dans les nuages de l'utopie, et met les chimères au service de sa propagande.

Dans un autre passage, M. Gambetta nous fait connaître à quelles conditions sa République consentirait à embrasser tout le monde :

« Sous la monarchie, en pleine Chambre des pairs, d'Alton avait prononcé une parole mémorable : « Je ne suis ni catholique, ni chrétien, » indiquant par là qu'il avait le sentiment exact et profond de l'ennemi le plus redoutable de l'esprit démocratique, de cet ennemi que nous devons toujours combattre, je veux parler de cet ancien esprit théocratique qui persiste dans les institutions et qui, malgré toutes nos révolutions, dispose encore des forces les plus vives de l'État. »

Ainsi, la République athénienne de M. Gambetta copiant M. d'Alton-Shée, c'est la République qui exclue toute religion ! A ce compte, remarque avec raison l'*Univers*, nous pouvons prédire qu'on enterrera M. Gambetta après M. d'Alton-Shée, avant que la France se résigne à subir la domination perverse des tribuns imbéciles qui prétendent prouver qu'ils seront tolérants, et com-

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

L'AMOUR AU VILLAGE.

Le sol de la Normandie est sillonné de sites intéressants et de souvenirs poétiques. Les environs de Falaise, surtout, sont depuis longtemps consacrés par de touchantes traditions. A la jolie source de la *Laison*, se rattache le souvenir de saint Quentin et du triomphe éclatant remporté sur le diable, par le dévot personnage ; le *Mont-Joly* rappelle le nom de cette actrice, jeune, belle et pleine de talent, qui vint se renfermer, avec un époux tendrement aimé, au fond d'un château où elle n'eut d'autre société que les malheureux qu'elle soulageait ; partout enfin, dans cette contrée fertile, la terre est éloquent.

Parmi toutes ces traditions de la Normandie, nous avons remarqué le récit qu'on va

lire, extrait d'un intéressant feuilleton du *National*.

Une jeune villageoise, Pauline Garnier, avait l'habitude de quitter chaque dimanche, après les vêpres, le village de Tassilly, et d'aller grimper le long des flancs du mont Joly. Un jour, folâtre et imprudente fillette de douze ans, elle voulut monter sur le sommet de la roche du Diable, qui se détache et s'avance sur le gouffre comme la tête d'un sphinx de granit. Quoique le temps parût beau et que la terre fût sèche alentour, la roche était humide. Pauline était souple et pliante ; elle se tint en équilibre pendant quelque temps ; mais, dans un mouvement, le pied lui manqua, et, se sentant tomber, elle s'affaissa promptement sur le pic pour s'y retenir avec les mains ; malheureusement la surface de la roche est polie comme du marbre ; Pauline glissait toujours, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour se retenir. Mais, en se voyant à quelques pouces du bord du rocher, sous lequel était une ravine de deux cents pieds de profondeur, elle poussa un cri déchirant, et enfonça

les doigts de la main droite dans un peu de terre qui se trouvait là.

Il était presque impossible de la secourir sans s'exposer à une chute imminente, car elle avait glissé trop bas pour qu'on pût l'atteindre du petit plateau qui forme le sommet de la roche. Cependant la pauvre Pauline luttait contre la mort avec l'énergie d'une dernière espérance ; les contractions de son visage décelaient une douleur atroce. Un jeune et fort villageois était là : « Oh Pierre ! » lui dit Pauline. Son accent faisait mal, et son regard serrait le cœur. Pierre risqua sa vie. Il grimpa péniblement sur la roche, qu'un brouillard imperceptible rendait de plus en plus glissante. Là il se coucha à plat ventre, se laissa glisser un peu en se retenant des deux pieds et d'une main, puis de l'autre il parvint à saisir la main de la jeune fille. Mais ce nouveau poids était au-dessus de ses forces : il eut beau contracter violemment tous ses muscles, il ne put se relever et resta ainsi quelques minutes la tête en bas, penché sur le précipice. Ses membres s'engourdisaient sous un effort

sans relâche, et il se retenait à peine, quand il prit une résolution digne de son dévouement. « Pauline, monte le long de moi ; si je glisse, tant pis : le bon Dieu me fera grâce ! Et l'enfant, s'accrochant aux vêtements de Pierre, parvint à se sauver. Un moment après, tous les deux étaient assis l'un à côté de l'autre. Ils étaient bien pâles ; Pierre essuyait les gouttes de sueur qui roulaient sur son front, et Pauline avait trois ongles de la main arrachés et repliés à l'envers.

La jeune fille ne se jeta pas dans les bras de son libérateur ; elle ne lui fit pas de longues phrases pour le remercier ; seulement elle lui dit : « Mon pauvre Pierre, tu m'as sauvé la vie. — Mais oui, ma Pauline. » Ce fut tout ; ils se séparèrent et se virent rarement, par hasard, en passant, comme ils se voyaient auparavant ; car Pierre demeurait à Saint-Quentin, et Pauline à Tassilly. Cependant la jeune fille, malgré ses douze ans, avait senti tout le prix du dévouement de Pierre. Cinq ans s'écoulèrent et Pauline n'avait pas oublié Pierre un seul jour. Elle s'était longtemps dit tout bas : « Si Pierre

En papillonnant, c'est-à-dire en effleurant presque avec notre nacelle la cime des grands arbres, nous nous rendons de Pellevé à Villevêque. Villages, fermes, louailles à Villevêque. Villages, fermes, louailles, se vident par enchantement sur notre passage; on agite les mouchoirs, nous répondons avec notre drapeau, et puis l'on se précipite pour nous suivre.

A sept heures quarante-cinq, nous déversons Villevêque et traversons le Loir où Saturne se mire à son aise. Papillonnant toujours, nous cherchons un terrain propice à la descente. M. Godard — un conservateur, désireux d'épargner la propriété d'autrui, — avise une prairie au bord de la route de Briollay à Soucelles, quelques coups de soupape nous y amènent; Branchu, un brave fermier des environs, arrive tout essoufflé avec quelques autres métayers; trois communiants se sauvent à toutes jambes en criant: «Le diable, le diable qui descend du ciel!...»; et sans jeter l'ancre, ni même le guide-rop, nous abordons. Notre esquif avait touché le sol que nous le supposions encore dans l'air.

Il était huit heures trois minutes, et nous étions à 500 mètres de Soucelles, dans un pré appartenant à M^{me} la comtesse de La Rochefoucauld.

Toute la commune est bientôt autour de nous, et chacun nous offre son concours de la meilleure grâce du monde. Nous chargeons tout simplement la nacelle de grosses pierres, et, laissant M. Saturne tout gonflé au milieu des curieux sous la garde de M. le garde-champêtre, nous partons dîner à Soucelles, hôtel de la Levée, chez M^{me} Doinault, toute fière de reconforter des voyageurs aériens.

Un vélocipédiste d'Angers, M. Soux, chef d'atelier à l'École des arts et métiers, qui, parti d'Angers après nous, nous avait suivi et arrivait à Soucelles comme nous, veut bien avoir l'amabilité de retourner à la ville et d'annoncer à nos familles que nous sommes arrivés à bon port.

Rassurés sur ce point, nous nous mettons à table. Le dîner fut gai, on peut le croire. M. Godard est d'une verve intarissable sur le chapitre ballon. Eugène Godard fils, âgé de 9 ans, qui a profité des vacances de la Pentecôte pour faire intrépidement avec nous sa cinquième ascension, nous amuse de ses saillies. Enfin, M. Léon Dyon, l'aimable officier qui faisait lui aussi ce jour-là sa cinquième ascension, justifie complètement le renom d'homme du monde et de joyeux conteur que possèdent tous les officiers de marine.

Après dîner, M. Trouessart, docteur-médecin à Villevêque, emmène chez lui son oncle, M. Trouessart, directeur du *Patriote*, et tandis que ces messieurs vont nous faire préparer des lits à Villevêque, nous partons pour dégonfler notre ballon. Mais... les passagers proposent, Godard dispose.

Bis repetita placuit: Un plaisir répété deux fois est bien agréable....

Nous arrivons pour dégonfler Saturne; le voyant fort et vaillant, tâchant toujours de soulever sa nacelle, nous regardons notre chef. Une première ascension nous avait mis en appétit, il nous en fallait une seconde:

c'est le propre du cœur humain de n'être jamais parfaitement satisfait.

M. Godard y était tout disposé; pour lui le ballon est une passion, et plus qu'à nous il lui tardait de voguer de nouveau dans cet élément qu'il a déjà sillonné tant de fois: à dix heures quarante-cinq nous partions de nouveau.

Surpris apparemment, Saturne se fit d'abord prier, si bien que pour augmenter sa force ascensionnelle, nous dûmes jeter à peu près tout notre lest. A six, comme nous étions au départ, cette seconde ascension eût été impossible.

Peu à peu, touché sans doute de nos reproches, Saturne se piqua au jeu; à onze heures nous étions à 1,800 mètres, à onze heures quinze à 2,400, à onze heures vingt-cinq nous dépassions une hauteur de 3,400 mètres, mesurée au baromètre spécial de M. l'ingénieur-constructeur Richard.

Ce fut alors un spectacle merveilleux, un enchantement inénarrable. M. Godard était transporté; que l'on juge de notre admiration à nous, ses passagers.

A onze heures quarante-cinq, nous commençons à baisser rapidement, par suite de l'évaporation du gaz; nous passons sur Seiches et Suetle endormis, puis, baisant toujours, sur des coteaux et des bois. Pour remonter, il faudrait sacrifier nos trois derniers sacs de lest; nous les gardons pour la descente.

Enfin, nous avisons un grand espace découvert; le brouillard le couvre, c'est un pré, croyons-nous. Deux coups de soupape nous amènent à 30 mètres. Hélas! les étoiles scintillent sur le prétendu pré, qui n'est autre qu'un étang considérable, l'étang de Singé. Vite on jette dans l'étang un sac de sable, une bouteille pleine qui se trouve sous la main; nous remontons, et, poussés par une petite brise, traversons l'étang.

Au bout est une prairie. M. Godard ouvre la soupape et jette le guide-rop, immense câble destiné à nous servir de serre-frein en trainant sur le sol. Mais à terre le vent est assez fort, il nous enlève et nous porte au-dessus d'un grand bois de sapin, le guide-rop battant derrière nous les arbres avec fracas; enfin, à minuit, nous avons dépassé le bois sans que notre guide-rop se soit engagé dans les branches. Une prairie se trouve devant nous; vite l'ancre est jetée, et à minuit 3 minutes nous touchons terre sans secousse, sans accident, ayant eu seulement un instant d'émotion.

Nous étions à quelques kilomètres de Durtal, au Bois-Grelier, chez M. de Coulonges, à une lieue de la Chapelle-Saint-Laud, canton de Seiches.

On vint du château à notre aide: tout le monde se mit à l'œuvre pour terrasser le géant et le renverser sur l'herbe. Une heure après, Saturne gisait sur la prairie; puis l'immense enveloppe, pliée, repliée, roulée, emballée, était prosaïquement chargée sur une charrette en compagnie des cordages et de la nacelle. Il était deux heures du matin.

L'hospitalité la plus cordiale nous fut donnée par M. de Coulonges. Un souper, des chambres furent préparées en un clin

ne serait pas mort. — «Vous y avez regret, mademoiselle? — Oui, car j'aimais; il m'avait sauvé la vie.» Puis prenant Théodore par le bras, elle l'entraîna vers la Roche-du-Diable en lui disant: «Venez, que je vous montre la place.» Elle franchit rapidement l'étroit passage qui sépare le pic de la terre, gravit lestement jusqu'au sommet, et, se laissant glisser de l'autre côté, elle disparut un instant. Puis elle dit à Théodore qui restait immobile d'effroi: «Est-ce vous qui sauveriez une femme d'où je suis? Il n'avait pourtant que treize ans, lui. Venez-y, je vous épouse demain.» Théodore n'osait faire un mouvement. «Adieu, le bel homme! j'aime mieux Pierre que vous.» Et elle se laissa tomber de deux cents pieds d'élévation.

d'œil; et, six heures après, la voiture du château nous conduisit à Durtal, où nous louions un omnibus qui nous ramenait à l'hôtel d'Anjou lundi soir vers deux heures, nous et le drapeau tricolore que nous venions de faire flotter dans les airs à 3,400 mètres.

Là, un déjeuner-dîner réunissait de nouveau à la même table les voyageurs. M. Trouessart, arrivé le matin, et venu avec empressement à notre appel, entendait le récit de la seconde ascension; et chacun se séparait proclamant une fois de plus M. Godard le roi des aéronautes. La double excursion avait été magnifique, l'une des plus belles que M. Godard et M. l'officier Dyon eussent jamais faites; le temps était clair et la vue portait très-loin, la température dans la nacelle fort douce, même à onze heures et à minuit.

Dimanche prochain, M. Godard fera très-probablement une nouvelle ascension à Angers. Avis aux amateurs. — *Edgard Grangé.*

Agriculture.

LA DISETTE FOURRAGÈRE.

Nous empruntons à la *Gazette des campagnes* la lettre suivante, bien intéressante et bien opportune sur la grosse difficulté agricole du moment:

«Monsieur le directeur,

Mes prévisions se sont malheureusement réalisées! Il est certain qu'il n'y aura pas moitié de récolte ordinaire de foin. Vienne la pluie, l'herbe pourra devenir un peu plus épaisse. Mais que fera cette épaisseur? De tous côtés j'entends des plaintes, et on ne fait rien pour conjurer la disette. C'est pourtant bien facile. Je ne la crains pas. Par prudence, j'ai deux hectares de prairies naturelles par tête de gros bétail, et je donne, tous les ans, sur la partie cultivée de ma ferme, une large place aux fourrages artificiels. Lorsque j'ai fait mon assolement (trienal), j'ai pensé, ne tenant nul compte de mes prairies naturelles, j'ai pensé deux fois à mon bétail et une fois à moi. Aussi, lorsque mes voisins achètent du foin 70 fr. les 500 kilogrammes (prix actuel), j'en vends. Permettez-moi donc, monsieur le directeur, de répéter ce que j'ai dit, il y a quelque temps, dans la *Gazette*, sur les moyens de parer à la disette qui va nous étreindre.

1° Le topinambour, ceux qui ont eu la sagesse d'en planter suffisamment auront deux rations à donner, matin et soir, à leur bétail, d'octobre 1874 à avril 1875.

2° La luzerne, semée en lignes maintenant, donnera cette année au moins jusqu'à novembre la valeur d'une coupe moyenne, et, en 1875, coupée en avril, lorsqu'elle aura 20 centimètres de hauteur, deux belles coupes avant la fauchaison.

3° Le maïs-fourrage, que l'on peut semer maintenant, que l'on coupera un peu avant la floraison et que l'on fera sécher, donnera 40,000 kilogr. de fourrage sec par hectare.

4° Par la rave et le maïs-fourrage semés sur le blé, après la moisson, on aura de quoi nourrir le bétail de septembre jusqu'aux premières gelées, pendant toutes les semaines: ce qui dispensera de toucher à la barge de foin.

5° Les farrouchs précoces et tardifs et la dragée ou coupage semés entre les deux Notre-Dame d'août et de septembre sur maïs-fourrage indiqués au n° 4, donneront fin d'avril et mai 1875.

6° Les betteraves (la globe principalement), carottes fourragères, etc., semées maintenant, donneront leurs feuilles en été et leurs racines en hiver.

7° Le chou cavalier semé maintenant et replanté quand il sera assez fort en terrain sain.

En voilà bien assez pour ne pas avoir à craindre la disette.

Mes blés sont beaux: ils épiant, et les épis sont longs, ils ne paraissent pas encore souffrir de la sécheresse; ce que j'attribue à la précaution que je prends de mettre le fumier sous l'encret. Les racines ont pivoté jusqu'à ce fumier et trouvent encore à cette profondeur un peu d'humidité, tandis que dans les terrains où le fumier a été mis sur l'encret, le blé a poussé ses racines à fleur de terre, il n'en trouve pas un atome. Aussi il est là; il recule plutôt que d'avancer; et si la sécheresse continue il n'épiera pas.

Si les cultivateurs voulaient comprendre ces trois choses:

1° Semer à billons;

2° Mettre du fumier sous l'encret (la crête);

3° Semer du blé mélangé.

Il y aura toujours des Cassandres et des gens qui ne voudront pas les écouter. Cela me rappelle ce pauvre Paddy, Irlandais, que M. Capo de Feuillide voulait amener en France pour le sauver de la justice anglaise (il avait tué une demi-douzaine de constables anglais, s'entend). Au moment de s'embarquer, il s'arrêta: — Venez donc vite. — Non, Votre honneur, je reste. — Malheureux, vous serez pendu! — C'est ce qu'il me faut. — Quoi! ce qu'il vous faut! — Oui, Votre honneur, mon grand père a été pendu! mon père a été pendu! je dois être pendu!

Le cultivateur dit aussi: Mon grand-père a semé à plat et a mis le fumier sur l'encret et a toujours semé du blé rouge; mon père en a fait autant; je fais comme eux.

Et quand je pense qu'avec ces trois petites précautions on ramasserait, au moins, un dixième de plus de blé et de menus grains!

Un dixième! N'est-ce pas ce qui manque à la France dans les années disetteuses!

Les vignes des bas-fonds sont toutes gelées, brûlées. Les très-jeunes vignes ont beaucoup souffert. Quelques pieds de mes vieilles vignes (enrageat, folles) ont été atteints. Mais des 1,000 pieds de Jurançon que j'ai plantés il y a un an, pas une feuille n'a été touchée; ce cépage, introduit depuis quelques années dans nos localités comme ne gelant pas, mérite sa réputation. Déjà l'an dernier il a résisté à la gelée à des expositions où toutes les autres vignes ont succombé. Ce cépage a un autre avantage: il soutient parfaitement ses branches et ne les laisse pas retomber. On en plante beaucoup.

Tout à vous.

UN RURAL GIRONDIN.

Faits divers.

Une aurore boréale, telle que depuis longtemps on n'en avait vu d'aussi belle, s'est montrée samedi soir, au-dessus de Paris, dans la direction du nord nord-ouest.

Le phénomène avait exactement la forme d'un arc-en-ciel.

STATISTIQUE SUR LONDRES.

Londres a, de l'est à l'ouest, 25 kilomètres de longueur; sa largeur est de 42 à 43 kilomètres; sa superficie, de 34,000 hectares (6 à 7 fois celle de Paris entre les fortifications). Les 4,025,000 habitants vivent dans 23,000 rues, qui, mises bout à bout, ont 40,000 kilomètres de longueur, la distance de Londres à Pointe-de-Galles, dans l'île de Ceylan.

La dépense annuelle de gaz y est de 40 milliards 400 millions de pieds cubes anglais, dont 4 milliard 400 millions sont perdus pour diverses causes. Ce gaz luit par 490,000 becs brûlant 44 millions de pieds cubes dans les vingt-quatre heures.

Il y a dans Londres 4,000 églises et maisons de prières.

Les tavernes à bière et à eau-de-vie y sont au nombre de 4,500.

Dernières Nouvelles.

Le *Journal officiel* publie un décret portant dissolution du conseil général des Bouches-du-Rhône.

Les amis de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, les esprits les plus clairvoyants du centre droit, paraissent particulièrement irrités du résultat de l'élection de la Nièvre.

Comme leurs collègues de la gauche, ils attribuent le succès de M. de Bourgoing aux efforts des nouveaux maires nommés par M. de Broglie, qui sont pour la plupart d'anciens maires bonapartistes.

Dans les cercles de l'extrême droite, on dément formellement la nouvelle, donnée par le *Rappel*, que ce groupe songe à interpellier le nouveau cabinet sur son programme.

Pour les articles non signés: P. GODART.

